



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modos.

Chaque chose a son tems : c'est surtout en fait de modes que l'on doit adopter ce dicton, qui pour les uns offre de charmantes pensées toutes pleines d'avenir, et pour les autres n'est qu'une dure et cruelle vérité. — Sans nous arrêter à cette analyse, qui nous conduirait peut-être à une triste philosophie, nous allons au cirque Franconi, qui est devenu le rendez-vous à la mode, dans les Champs-Élysées, et obtient la vogue des concerts Musard. Les femmes y apportent toute l'élégance possible dans cette saison, et le bon goût se fait admirer à l'amphithéâtre de Franconi, où se confondent toutes les sociétés de Paris, et où l'on peut reconnaître ce qui nous est resté de l'élite du grand monde. Là, comme partout où la mode se révèle, les

chapeaux de paille de riz forment la majorité. La passe, assez grande, mais évassée et un peu inclinée de côté, sied parfaitement, et reçoit avec avantage les ornemens que l'on place dessous. Ainsi l'on voit quelquefois presque toute une coiffure en cheveux sous un chapeau de paille de riz. C'est une guirlande de fleurs toutes petites qui entoure le visage, un nœud de côté dont les bouts descendent assez bas sur les joues ; ou, au milieu du front, une agrafe de fleurs ou de rubans. Parmi de jolies dispositions de fleurs sous les chapeaux, on remarque des espèces de couronnes, étroites au milieu et larges sur les côtés, puis des diadèmes en fleurs naines noires qui ont paru avec tout le succès de la mode chez M. Baton, rue Richelieu.

— Cette mode de mettre beaucoup d'ornemens sous la passe des chapeaux, nécessite l'usage de les placer très en ar-

rière de la tête. Par contre-coup, la forme n'est pas très-haute et on la surcharge de peu d'accessoires.

— Les plumes blanches comptent toujours parmi les ornemens les plus élégans sur une paille de riz. On en place deux grandes ou trois petites. L'oiseau du paradis est aussi reçu sur les chapeaux, mais on ne peut l'apercevoir que dans un riche équipage, un salon, ou, en première ligne, dans un concert remarquable. A pied, sur une promenade publique, dans une réunion champêtre, une femme élégante n'oserait l'adopter. Ce serait outrer la mode.

— De charmans chapeaux que nous apercevons aux jeunes femmes qui viennent le soir se reposer à la fraîcheur des Tuileries sont des pailles de riz demi-capotes, ayant la forme un peu inclinée en arrière, les deux côtés de la passe descendant très-bas sur les joues, et le front entièrement découvert. A ces chapeaux il ne faut qu'un ruban cerclé autour de la forme, et une branche de fleur placée de côté et entièrement couchée sur la passe. Une branche de chèvre-feuille, de roses sauvages, de fleurs de pêcher, de fleurs de noisetier, ou un bouquet de bluets très-pâles, sont les fleurs que l'on adopte pour cette disposition. Sous la passe, un petit bouquet placé de côté peut s'accorder avec cette simplicité. On emploie toujours des rubans blancs sur ces chapeaux.

— D'autres chapeaux en paille de riz à forme ronde, doublés de crêpe couleur paille, ornés d'un nœud de rubans de gaze, paille brochée et frangée en blanc, sont d'une séduisante simplicité et on ne peut plus avantageux à la physionomie. En général le mélange du blanc et de la nuance paille est très-distingué et très-recherché.

— Les pailles d'Italie, de Suisse, les pailles cousues, etc., sont plus portées que les chapeaux d'étoffes dans ce moment. A tous ces chapeaux on met derrière un bavolet en ruban, tombant assez bas pour garantir le cou du soleil. A quelques-uns ces

bavolets sont presque aussi grands qu'un petit collet. M. Herbaut est le premier qui, sous le titre de chapeaux *calèche*, ait donné l'impulsion à cette mode que nous avons offerte au commencement de l'été. On a adopté spontanément cet usage pour tous les chapeaux de campagne.

— Nous ne devons pas oublier cependant de parler des capotes à coulisses en gaze ou poulx de soie rose glacé blanc, qui sont vraiment pleines de fraîcheur et charmantes pour la saison. On les orne d'un nœud de gaze ou d'une branche de fleurs légères et aussi simples que possible.

— Les coiffures en cheveux sont, dans cette saison, préférées à toute espèce de bonnet. Cependant il existe dans ce dernier genre des créations si gracieuses, que l'on souffre volontiers un degré de plus de chaleur pour mettre une aussi jolie chose sur sa tête. M^{me} Baudrant, M^{me} Laroche, excellent dans cet art. Nous avons vu chez la dernière des modes délicieuses en fait de petits bonnets : légèreté, fraîcheur, jolies nuances de fleurs et de rubans, tout était parfaitement en harmonie avec la saison et le genre de toilette du moment.

— Les jeunes femmes sont séduisantes avec des bonnets dits *à la paysanne*, placés très en arrière de la tête, et ayant des barbes qui tombent sur le cou. Nous en citerons un très-original, en ce qu'il n'avait qu'une seule rose placée au milieu du front. Des tresses à la Mathilde soutenaient la garniture de chaque côté. Le fond petit et plat, les barbes longues et riches de dessins, revenaient former écharpe sur le cou.

— L'usage des mantelets de poulx de soie noir garnis de dentelles, qui s'était maintenu tout l'été, fait place dans ce moment à la mode des mantelets en mousseline brodée ou unie, garnis de dentelle ou de ruches de tulle. Ils se nouent sur le devant avec des rubans de taffetas assortis à la doublure de ces mantelets, lorsqu'ils sont doublés, mais la plupart sont simples. On en fait qui sont en mous-

seline simplement dentelée tout autour, d'autres en mousseline garnie d'une haute garniture froncée et festonnée.

— Les ceintures nouées sont diminuées tous les jours le nombre des boucles. On les remplace par un ruban demi-largeur lorsque c'est pour toilette négligée ou peignoir, et alors les bouts en sont plus longs. Lorsque c'est pour une toilette plus recherchée, le ruban est large, plié en deux autour de la taille et ayant de longs bouts flottans. Avec les peignoirs de jaconas imprimé, toutes les ceintures sont nouées, soit bouclées, se font en étoffe pareille. De même, pour les peignoirs-blouses négligés.

Le Carran.

La foudre menaçait celle qu'il aimait, et pour la sauver il a conjuré sur sa tête tous les éléments déchainés.

GOETHE.

« Tom, retire-toi maintenant, cache dans ce buisson l'échelle qui vient de nous servir à escalader ce mur, et sois attentif. Au signal convenu, tu viendras la replacer; puis nous irons rejoindre nos chevaux, auprès desquels tu vas aller m'attendre dans le petit bois. La nuit est sombre, je n'ai plus besoin de ton aide, va m'attendre, va. » Tom obéit.

L'individu qui parlait ainsi se dirigea à travers les allées d'un parc immense dont il semblait parfaitement connaître tous les détours, et arriva à la porte d'un château dont la sombre et vaste façade ne présentait qu'une seule fenêtre éclairée par une lueur pâle et vacillante. Le voyageur nocturne s'arrêta et considéra long-temps cette fenêtre; puis il tira une petite boîte de sa poche, et on entendit résonner trois fois le cri

de cet oiseau nocturne dont la voix plaintive semble toujours présager quelque malheur. Alors, derrière le rideau de cette fenêtre, passa et repassa plusieurs fois, avec rapidité, une ombre incertaine qui ensuite s'arrêta, et laissa voir comme la silhouette d'un fantôme blanc et léger. Le même cri fut répété encore trois fois, et la croisée s'ouvrait doucement, une femme s'appuya sur le balcon, et parut chercher à discerner quelque chose dans les ténèbres. « Mathilde! Mathilde! c'est moi, » s'écria le jeune homme d'une voix basse et tremblante. A ces accens de mystère et d'amour, le gracieux fantôme s'inclina, disparut, et revint bientôt dérouler par la fenêtre un long ruban qui fut saisi avec transport, auquel s'attacha une échelle de soie qui remonta lentement jusqu'au balcon, où elle fut fixée par une main toute tremblante, et en moins de tems qu'il n'en faut pour l'écrire, Raymond s'était déjà précipité aux pieds de Mathilde.

La croisée fut refermée, puis, sur un canapé recouvert de cachemire dans le goût oriental, ils s'assirent les mains de l'un dans celles de l'autre; leurs yeux se rencontrèrent, et ils se regardèrent long-temps sans rien dire. Doux et éloquent silence, qui, entre deux âmes qui s'aiment, en dit bien plus que les plus passionnés discours! C'était avec l'expression de leurs regards se confondant l'un dans l'autre, la pression de leurs mains, les palpitations de leur souffle, qu'ils se questionnaient, se répondaient, se comprenaient, dans cette langue connue d'eux seuls, et plus riche et plus expressive que tous les dialectes que notre académie admire. C'était un bien beau, un bien noble et bien touchant spectacle que cette jeune femme, belle et grande, entourant de ses bras le cou de son amant, le considérant avec délices, voulant deviner jusqu'à ses moindres pensées, et lui, une main sur l'épaule de celle qu'il aimait, l'autre autour de sa taille élégante, et l'œil fixe et

humide des larmes du bonheur. Qu'elle était admirable, avec ses longs cheveux blonds qui tombaient en désordre, ses grands yeux bleus, sa bouche si petite, si gracieuse, cette femme qui semblait ne respirer qu'amour et félicité! qu'elle paraissait fière et joyeuse en fixant son angélique regard sur la mâle figure de Raymond! Elle semblait dire: Voilà celui qui m'aime, voilà celui que je me suis choisi entre tous pour me comprendre, et auquel j'ai donné ma vie, livré mon avenir. Et lui, avec son large front, ses yeux ombrés de longs cils, ses pommettes saillantes, son nez aquilin, il avait la plus belle figure de jeune homme que l'on puisse imaginer: ses cheveux noirs et sa barbe arrangés à la Louis XIII donnaient à son visage un caractère de mâle énergie, de bonté et de grandeur d'âme; sa physionomie exprimait un bonheur auquel s'alliait un air de mélancolie qui venait parfois traverser tous ses traits.

Ils restèrent ainsi fort long-tems; ils se répétèrent leurs sermens d'amour, et cette nuit fut pour eux une nuit d'ivresse et d'amour. Tour à tour la gaité et la tristesse régnaient dans leurs entretiens; ils causèrent, ils rirent, ils pleurèrent, mais tout le tems ils furent heureux.

Arriva un moment de délicieuse langueur où tous deux, les yeux fixés l'un sur l'autre, étaient dans un silence plein de calme et de félicité; ils n'entendaient que le bruit de leur respiration; ils ne voyaient que leurs regards amoureux-ment voilés, lorsque tout-à-coup Raymond tourna les yeux vers la Vénus de bronze qui décorait la cheminée, et fut effrayé en voyant l'heure qu'il était. « Quoi! déjà! s'écria-t-il, déjà partir! Il le faut, Mathilde, il le faut; il est deux heures et le jour va bientôt paraître! il est deux heures! » Elle tourna lentement la tête vers l'horloge, et elle approuva ce qu'il disait en le serrant dans ses bras, cherchant à cacher ses larmes en appuyant sa tête sur sa poitrine. Il tâcha de

la consoler, ils convinrent d'un rendez-vous prochain, et ce bonheur futur leur faisant oublier leur douleur présente, ils s'embrassèrent en souriant comme des enfans dont les larmes sont un instant des larmes de douleur et l'autre des larmes de plaisir. « Adieu, mon Raymond, dit Mathilde, heureuse de l'espérance de le revoir dans quelques jours, adieu. Comme je t'aime, mon ange, mon Raymond! Sais-tu que tu as un bien joli nom? Si j'étais homme, je voudrais aussi m'appeler Raymond, moi. Enfans que nous sommes, ne pensons donc pas à ces rêves de bonheur, ne voyons que le présent; et, quel que soit l'avenir, nous nous aimerons toujours, n'est-ce pas? Adieu, adieu. » Et elle l'embrassa encore sur le front avec toute la vivacité de ses regrets et de ses espérances.

Mais Raymond n'écoutait pas la fin de cet adieu; il semblait prêter toute son attention à ce qui se passait au dehors. Elle s'en aperçut et en fut étonnée. « Qu'as-tu? — Laisse-moi. — Qu'as-tu? — Ecoute donc. Nous sommes perdus. » En effet, on entendait le bruit sourd d'une voiture qui arrivait; bientôt le fouet du postillon retentit à la grille du château où s'arrêta une chaise de poste. « Oh! ciel, grâce! s'écria Mathilde, c'est mon mari qui revient: je ne l'attendais que demain. Comment allez-vous fuir? les domestiques sont tous levés maintenant; tenez, voyez des lumières partout, la voiture est entrée dans la cour; le voilà, voilà mon mari; sauvez-vous! sauvez-moi.... sauvez.... » Elle n'en put dire plus et tomba. Alors ce jeune homme se recueillit, et il eut ce grand sang-froid que nous trouvons toujours lorsque le danger nous pousse jusque dans nos derniers retranchemens. Il déposa Mathilde sur son lit et la vit peu à peu revenir à elle pendant qu'il cherchait les moyens de s'évader. Impossible de descendre par l'échelle: du monde partout, partout des lumières, partout une publicité affreuse, le déshonneur de

Mathilde, sa mort. En ce moment il lança un dernier regard sur cette pauvre victime de son amour et de son imprudence. Une idée subite, pleine de hardiesse et de dévouement, anima son cerveau ; ses yeux s'enflammèrent, et en un instant il brisa un carreau de la fenêtre qui donnait sur le balcon, enfonça la toilette de Mathilde, y prit une érin de maroquin rouge qu'il mit dans sa poche, sortit violemment de la chambre, et arriva à une croisée qui donnait sur une partie du parc où, en ce moment, il croyait n'apercevoir personne, et il s'élança.

.....

.....

Quelque tems après que ces choses se furent passées, une foule immense encombra la rue de la Barillerie, et tournoyait sur la place du Palais de Justice. Le flétrissant échafaudage était dressé, et le peuple attendait avec impatience l'arrivée des condamnés. Quand onze heures sonnèrent à l'horloge, un long murmure se prolongea de la place, et le cri de *Les voilà!* se fit entendre. Derrière la charrette escortée de quatre gendarmes marchait attaché avec de chaînes un jeune homme. Il semblait ne plus rien voir, ne plus rien entendre, c'était une machine qui se mouvait, traînée par une autre machine. Arrivé au pied des tréteaux, il y monta et s'y laissa garrotter avec la même stupeur. Son visage ne présentait plus que des yeux renfoncés, une bouche déformée par les souffrances, et une peau livide; puis quelques cheveux tombant épars finissaient de rendre effrayante cette physiologie sur laquelle un observateur eût pu distinguer le passage de la douleur et l'empire d'une héroïque et cruelle résignation. Mais ce que tous pouvaient reconnaître, c'était le résultat des atroces convulsions qu'il avait endurées par suite d'un poison sans effet. Hélas! l'infortuné n'avait pu mourir, et la justice avait arraché sa proie aux tortures de l'agonie. On suspendit au pilier l'infamant écriteau. — *Arrêt de la*

cour royale de Paris. — Raymond Cerseuil, âgé de 22 ans, condamné à l'exposition et aux travaux forcés pour vol, la nuit, avec escalade et préméditation, dans une maison habitée.

A. DE WINDER-BERG.

Gymnase Musical.

LA FAMILLE GRASSL.

A l'apparition toute singulière de cette famille au Gymnase musical de Paris, *le Temps* a offert une notice toute pleine d'intérêt à ce sujet.

« Il y a quelques années vivait, dans un village du midi de la Bavière, un brave paysan, un peu musicien, comme tous les Allemands; il avait imaginé d'apprendre à ses enfans à jouer chacun de quelque instrument, espérant de la sorte pouvoir le dimanche se délasser en famille des ru-des travaux de la semaine, et peut-être servir d'orchestre aux danseurs du village.

Les choses en étaient là, et la famille de notre homme avait acquis dans le village un certain renom, lorsque S. M. le roi de Bavière, passant par le village où demeurait notre brave paysan, entendit parler de cette couvée de musiciens qui avait grandi à bas bruit sous l'aile paternelle. La curiosité du roi fut piquée, et ce jour-là il y eut concert par ordre. On était bien d'abord un peu ébahi d'avoir à jouer devant une majesté, mais ce fut l'affaire d'un instant. Le concert eut un succès immense, et le roi charmé invita le père Grassl à venir se faire entendre à Munich, lui promettant qu'il serait bien accueilli à la cour, au théâtre, et qu'il

reviendrait dans son village le gousset bien garni.

Il se passa à cet instant dans l'ame de notre paysan un combat mémorable. D'une part, l'offre était bien séduisante : gagner de l'argent, aller à Munich, être reçu à la cour, tout cela était beau et tentant ; d'autre part, se lancer sur un théâtre comme celui de Munich, au milieu de tant d'artistes de renom, soutenir les regards d'un public difficile, exercé, qui peut-être renverrait piteusement à son village l'artiste improvisé que le caprice bienveillant du roi avait bien voulu encourager, tout cela était terrible à envisager. Enfin, dans l'impossibilité de se résoudre absolument, on s'arrêta à un moyen terme, et il fut convenu qu'avant de s'aventurer à Munich, on irait au préalable essayer ses forces à Saltzbourg, qui est à six lieues de là. On alla donc à Saltzbourg, on annonça un concert ; le public, curieux d'entendre des symphonistes de trois à quatorze ans exécuter des morceaux d'ensemble, s'y porta en foule : le succès fut complet ; ce jour-là la destinée de la famille Grassl fut décidée. On quitta le village, on alla à Munich, on joua au théâtre, on joua à la cour : partout on fut applaudi et fêté. Les dames prenaient sur leurs genoux les petits virtuoses à la blonde chevelure, qui se laissaient embrasser et recevaient des bonbons sans déroger trop sensiblement à la gravité allemande.

Encouragée par cet heureux début, la famille Grassl fit une tournée en Italie, recueillit partout des applaudissemens, de l'argent, se fit entendre à Vienne et revint en Bavière d'où elle se résolut, toujours d'après les conseils du roi, à entreprendre un voyage en France et en Angleterre et à tenter la fortune de ce côté. Il y avait bien une difficulté ; personne dans la famille n'entendait le français, et c'était une entreprise bien hardie que de transporter en pays étranger une femme et huit enfans dont le dernier n'a pas plus

de deux ans, et cela sans être sûr de pouvoir seulement réussir à se faire entendre dans ce pays inconnu, dont la langue leur était totalement étrangère, dans ce Paris, si affairé, si distrait, si oublieux, si peu hospitalier pour le talent privé de savoir-faire et d'habileté. Mais il était écrit là-haut que tout devait réussir à ces braves gens. Un artiste distingué de la cour de Munich s'offrit à leur servir d'introduit, un seigneur influent à la cour, le comte de Seinsheim, lui fit obtenir un congé, et voilà par quelle série de circonstances la famille d'un paysan bavarois se trouve aujourd'hui l'objet à Paris de la curiosité bienveillante de tous les amis de la musique.

Le Gymnase musical, cette succursale du Conservatoire, accessible à tous les débuts, a accueilli les pèlerins allemands ; c'est là que tout Paris les a déjà entendus. Je voudrais pouvoir rendre l'effet original et pittoresque que produit la famille Grassl. Figurez-vous rangés autour d'une table carrée le père et ses huit enfans, tous vêtus à la mode du pays, c'est-à-dire avec des gilets bordés de bleu et en manches de chemise, chacun armé de son instrument ; des cahiers de musique sont sur la table, et c'est chose curieuse que de voir l'aplomb imperturbable avec lequel les petits virtuoses, sans se laisser distraire par les applaudissemens ou le rire favorable du public, poursuivent l'exécution de leur morceau. Il y a là une petite flûte de sept ans, un trombone de onze ans, une trompette à clés de douze, qui se sont fait entendre dans des solos, et qui ont surpris tout l'auditoire par l'aplomb, la justesse et la sûreté de leur jeu. Mais j'oubliais de vous parler de mademoiselle Anna et de M. Thomas, l'une âgée de quatre ans, l'autre de deux, qui exécutent fort agréablement leur partie de coucou. Je suis sûr que les trois quarts de mes lecteurs ne savent pas ce que c'est qu'un coucou. C'est une espèce de tuyau carré en bois, à l'aide duquel on repro-

duit très-exactement le cri de l'oiseau qui a donné son nom à l'instrument. Mademoiselle Anna, qui est une petite blonde, monte sur une chaise ; ses trois coucous sont suspendus à son cou par un ruban , et quand arrive le moment où il faut qu'elle donne la réplique, elle s'en acquitte avec beaucoup de sûreté, ne se trompant jamais de coucou, et sachant toujours à merveille choisir celui dont le ton répond à la modulation de l'orchestre. Quant à M. Thomas, gros garçon de deux ans, bonne tête carrée, qui porte écrite sur toute sa personne la pureté de son origine allemande, il ne manie qu'un coucou à la fois, mais il le fait avec un succès et une grâce qui ne manquent jamais de lui attirer les félicitations du public, lorsqu'il descend de sa chaise pour défilér après ses frères, et qu'il envoie des deux mains de gros baisers bien respectueux au public. Parlerai-je de M. Antoine flûtiste et contrebassier de sept ans, qui, monté sur un tabouret, manœuvre le long du manche de sa contrebasse avec l'agilité d'un mousse grimpant au grand mât de son navire ? Mais non : allez vous-même entendre et voir, c'est un spectacle vraiment intéressant.

Ce pauvre paysan, qui a lui-même formé tous ses enfans, qui leur a appris à jouer de deux ou trois instrumens, qui les a rendus bons musiciens, et cela, remarquez-le bien, non point pour en faire de petits prodiges et vendre au public le produit des fatigues de leur enfance et des mauvais traitemens de leur père, comme nous le voyons si souvent en France, mais tout simplement pour les initier à un art qu'il aime, sans prévoir que le talent qu'il leur donne pourra jamais leur servir à autre chose qu'à se délasser ensemble le dimanche ; toute cette brave et simple famille qui, grâce à l'encouragement du roi, se met à courir le monde, sans autre ressource que le produit chanceux de ses concerts, gagnant ici de bonnes sommes rondes, là à peine de quoi

payer les frais de route, vivant au jour le jour, à la grâce de Dieu, et tombant au milieu des élégans plaisirs de Paris qu'ils voient sans les comprendre, n'ayant souci au monde que de leurs clarinettes et de leur trombonne, n'est-ce pas là une histoire d'une simplicité naïve et romanesque, et digne d'intéresser non seulement tous les honnêtes gens, mais aussi tous les amis de l'art ? »

SACRIFICES DE FEMMES.

— Les journaux anglais nous avaient dit que les sages mesures adoptées par le lord Bentinck, gouverneur-général de l'Inde, avaient effacé à jamais de ce pays les sutties ou sacrifices humains. Mais on s'était vainement flatté de voir ces barbares coutumes abolies. Voici ce qu'on lit dans l'*Asiatic Journal* :

« Nous apprenons qu'à la mort du radja de Suzerate, ses femmes et quelques-uns de ses domestiques ont été brûlés sur le bûcher qui a consumé la dépouille mortelle de leur maître. Ces malheureuses victimes ont été traînées de force et jetées dans les flammes malgré leurs cris et leur désespoir. Quelques-uns de leurs parens recoururent à l'agent anglais qui réside dans la province de Suzerate. Les troupes prirent les armes et coururent au lieu où se passait cette horrible scène ; mais elles arrivèrent trop tard.

» Un corps d'Indiens très-considérable entourait le bûcher ; les Anglais, qui étaient en trop petit nombre, se virent dans l'impossibilité d'avancer : nulle victime ne put être sauvée ; ils entendaient les cris que poussaient les malheureuses femmes qu'on jetait l'une après l'autre dans les flammes. Cet odieux sacrifice eut lieu le 9 mars de cette année. Depuis ce jour, toute la province est dans une grande

agitation, et on s'attend à voir le gouverneur général sévir contre les brames qui n'ont point respecté ses ordres. »

Théâtres.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *La Fille mal élevée*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. d'Epagny et Decomberousse, attire tous les soirs la foule au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle. M^{lle} Eugénie Sauvage a déployé tout son talent dans le rôle de *Fanny*; cette jeune actrice, qui tous les jours obtient de nouveaux applaudissemens, promet de devenir une de nos meilleures comédiennes.

— PORTE-ST-MARTIN. — *La Berline de l'Emigré*, drame en cinq actes de MM. Mélesville, Etienne et d'Aubigny. — Succès complet, triomphe tel qu'on n'en avait vu depuis long-tems à la Porte-Saint-Martin. La scène se passe en 1793, dans le fort de la terreur. Le marquis de *Savigny*, pour se sauver lui et sa famille, fait construire une berline chez le carrossier *Pascal*, fils de son fidèle serviteur *Germain*. Au moment de partir le marquis est arrêté, grâce à l'indigne *Pascal*, désireux de s'emparer de la berline et des 600,000 fr. qu'elle contient. *Germain* prend le costume de M. de *Savigny* et marche pour lui à l'échafaud. Le marquis, réfugié chez le républicain *Belhomme*, s'enfuit vers la frontière qu'il ne peut traverser, et où il fait gagner une

victoire à l'armée française, ce dont la Convention le récompense en lui décernant le grade de général de brigade. — Pendant ce tems-là, la berline a été enlevée à *Pascal* par un officier chargé d'une mission au camp français; *Pascal* a suivi la voiture, et, ne pouvant la recouvrer, il s'est fait espion des Autrichiens. Comme dans tous les mélodrames, le crime reçoit son châtiment, et l'infâme carrossier est pris et fusillé. Tout ceci est parfaitement joué par *Delafosse*, *Lokroy* et *Serres*. La mise en scène est aussi splendide que de coutume.

— Les répétitions du grand opéra de M. Meyerbeer se poursuivent avec toute l'activité que permet l'absence de plusieurs chanteurs indispensables. Les chœurs commencent à être bien sus. Tout sera prêt pour que cet important ouvrage puisse être représenté vers la fin de novembre.

— La Comédie-Française va mettre en répétition *les Fâcheux*. Il y a plus de cinquante ans que cette comédie n'a été représentée. On sait que *Fouquet* ayant engagé *Molière* à participer à la trop célèbre fête qu'il donna à Louis XIV et à la reine-mère dans sa maison de Vaux, cet écrivain imagina, composa, fit apprendre et jouer *les Fâcheux* en quinze jours. Le succès en fut considérable; quarante-quatre représentations consécutives l'attestèrent. La Fontaine lui consacra des vers.

A ce Numéro est jointe la planche 1180.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs de Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DONDEY DUPRÉ, RUE SAINT LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

5. Aout 1835.

N.º 280.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2¹ près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille de riz de M^{re} Lavaud-Beaudry, rue Richelieu, 87.
 Sèlerine en Mousseline brodée, à la Cauchoise, rue St. Honoré près St. Roch.
 Déshonée au dépôt de déshon, rue Neuve St. Roch 13.
 Robe en tulle de Sire de chez Delisle, rue Chouvol.

Messrs J. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London.